

Habiter la distance : études en marge de La distance habitée,
Lucie Hotte et Guy Poirier (dir.), Sudbury, Prise de parole, coll.
« Agora », 2009, 191 p.

Marc Charron

Number 37, 2012

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1012733ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1012733ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut franco-ontarien

ISSN

0708-1715 (print)

1918-7505 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Charron, M. (2012). Review of [*Habiter la distance : études en marge de La distance habitée*, Lucie Hotte et Guy Poirier (dir.), Sudbury, Prise de parole, coll. « Agora », 2009, 191 p.] *Revue du Nouvel-Ontario*, (37), 173–178.
<https://doi.org/10.7202/1012733ar>

Habiter la distance : études en marge de *La distance habitée*

Lucie Hotte et Guy Poirier (dir.), Sudbury, Prise de parole, coll. « Agora », 2009, 191 p.

MARC CHARRON

Université Laurentienne

La fécondité d'une œuvre échappe toujours à son auteur. Malgré sa secrète ambition de rejoindre et de partager son univers avec le plus large auditoire possible, un auteur peut difficilement imaginer ce qui adviendra de ses écrits. Aussi, la fécondité se trouve immanquablement du côté de la réception, du lecteur qui, au détour d'une idée, d'une phrase se reconnaîtra, s'identifiera, s'appropriera le propos et voudra le porter plus avant. François Paré est une figure de proue des littératures minoritaires dont l'œuvre s'est avérée féconde, notamment avec son livre *Les littératures de l'exiguïté* qui a légitimé la présence et l'étude de ces petites littératures issues de communautés culturelles et ethniques minoritaires. Depuis, de nombreux départements d'études littéraires enseignent ces petites littératures et les travaux qui y sont consacrés foisonnent. En 2004, avec la publication de son livre *La distance habitée*, François Paré renouvelle le cadre d'examen de ces littératures de l'exiguïté, en posant le regard sur les stratégies d'adaptation, d'accommodement entre culture dominante et minoritaire, dans ces lieux de

création propres à la diaspora et à l'itinérance des cultures minoritaires, ces lieux de la distance habitée.

Doit-on dès lors se surprendre que de nombreux auteurs lui emboîtent le pas et décident à leur tour d'explorer ce nouvel espace? Sous l'habile direction de Lucie Hotte et de Guy Poirier, un groupe de spécialistes du domaine s'est mis à la tâche dans un recueil de textes, *Habiter la distance*, visant à explorer les parcours d'itinérance, de mémoire, de créolisation qu'habitent les groupes minoritaires.

D'entrée de jeu, Catherine Leclerc, dans son texte « L'Acadie s'éclate-t-elle à Moncton? Notes sur le chiac et la distance habitée », prend ses distances par rapport aux thèses de Paré, tout en lui rendant un hommage bien senti pour le travail de défrichage d'un territoire littéraire jusque là peu arpenté. Pour elle, le chiac, langue urbaine des Acadiens de Moncton, loin d'être le signe d'un effritement menaçant l'intégrité de la culture comme l'envisage Paré, est une manifestation culturelle en soi, occupant un espace « traversé de contradictions qui, si elles proviennent effectivement de pressions extérieures, sont constamment retravaillées de l'intérieur et chargées de nouvelles significations. En se créolisant, il semble que la culture acadienne à la fois s'ouvre aux influences externes qui la façonnent et s'autonomise » (p. 36). Ce changement de cap sur le sens qu'on peut donner à ses manifestations littéraires à la frontière des cultures linguistiques dominantes et minoritaires montre bien que la fécondité d'une œuvre échappe à son auteur.

Chez Paré, la distance est habitée, mais la route de l'errance, de l'ouverture à l'autre que laisse découvrir la littérature minoritaire s'accompagne du sentiment de perte de ce qu'on laisse derrière sans jamais pouvoir y

retourner. Il y a, chez Paré, une lecture presque freudienne où on tue symboliquement le père et, biblique où l'enfant prodigue, loin de revenir chez son père pardonnant et accueillant, en vient à oublier son lieu d'origine, où la figure du père s'estompe peu à peu. Dans le recueil de Hotte et Poirier, on habite positivement cette distance et on fait nôtre ce nouveau lieu de résidence. Il y a bien là un point de désaccord entre les auteurs du recueil et François Paré. Celui-ci le soulève d'ailleurs dans sa post-face au livre lorsqu'il dit : Ce qui m'importe pour le moment, c'est que l'univers de contacts et de mixité dont j'ai tenté de rendre compte dans certains textes franco-ontariens, québécois et acadiens ne soit pas dépouillé des profondes tensions qui le régissent. Si la distance migratoire permet une extraordinaire ouverture à l'altérité et aux miroitements de la différence, elle ne cache pas pour autant l'angoisse de la disparition que la culture minoritaire nourrit dans son histoire et dans son imaginaire » (p. 187).

Malgré ce désaccord, l'exploration de ce territoire par les auteurs du recueil vient enrichir notre connaissance de la littérature des groupes minoritaires. Ainsi, Johanne Melançon questionne le dilemme, pour les groupes de musiques franco-ontariens, d'écrire des chansons en français ou en anglais. Cette interrogation devient un cas de conscience entre une stratégie de résistance collective qui s'identifie à la communauté et une pratique culturelle, plus individuelle, teintée d'accommodement. Cas de conscience qui trouve peut-être dans la musique, sa résolution. « Pour les deux groupes de Sudbury (CANO et Konflikt Dramatik), le plus important, c'est la musique... où s'abolirait la distance entre l'anglais et le français, entre toutes les langues et les identités peut-être » (p. 57).

Pamela V. Sing voit l'écriture « bi-langue » (allusion au bilinguisme) comme l'illustration du paradoxe entre la demande de reconnaissance de la différence et l'intégration non discriminante à la communauté majoritaire. À ses yeux, les rencontres interlangues à l'intérieur d'une œuvre littéraire offre une manière enrichissante de voir et de dire le monde, parce qu'elles permettent de se jouer des codes régissant l'une ou l'autre langue, de les retourner les uns contre les autres, de les fusionner, de les reconduire, afin de provoquer des prises de conscience aigues des différences et des liens qui nous unissent.

Le texte de Guy Poirier a comme toile de fond trois romans évoquant la Colombie-Britannique, point de chute ou terminus d'un itinéraire pancanadien. Parlant du roman *Nootka*, Poirier dit que ce roman « laisse croire à un mouvement plus complexe, à la fois rattachement à l'univers amérindien et rappel de l'existence et des rêves d'une communauté francophone au passé depuis longtemps oublié » (p. 99). La distance culturelle et linguistique est fortement ressentie au gré de l'itinérance. On perd de vue le point de départ d'origine qui devient mirage nourri par le rêve et source de production esthétique. Cette même idée revient en force dans le texte de Sophie Beaulé.

Cette auteure explore à travers le roman de science-fiction canadien d'expression française les traces mémorielles qui accompagnent le mouvement migratoire, créant, chemin faisant, « un nouvel imaginaire de l'enracinement et du déplacement », une sorte de pseudo-génèse. Si les souvenirs ou les objets sont chargés de significations propres à supporter l'identité, celles-ci se modifient au contact des communautés d'accueil sur le parcours itinérant, favorisant une pratique d'hybridation

riche, bien que problématique. En effet, cette hybridation où se négocie les conditions de la mémoire collective et culturelle « entraîne des réponses nuancées, du refus de l'étrangeté à l'affirmation et à l'indifférence, [où] les résistances se complètent d'accommodements qui ne sont pas toujours négatifs » (p. 119).

S'inspirant de l'œuvre d'un dramaturge franco-ontarien, Lucie Hotte décèle dans l'itinérance des personnages de Michel Ouellette, une volonté de prendre ses distances et de fuir un univers devenu contraignant, un passé trop lourd. Les personnages sont mus par le désir de refaire leur vie, de repartir à neuf. Pourtant, la négation du passé a des effets nocifs. Le passé vient hanter les personnages et transformer en espace mortifère, le nouveau lieu de résidence (p. 130). L'impossibilité d'échapper à son passé exige donc une réconciliation faite de pardons à soi-même et aux autres et où l'on trouve la paix intérieure. C'est à ce prix qu'il est possible de s'enraciner dans un nouvel espace. « Pour exister, il leur faut habiter la distance entre le présent et le passé. C'est à cette condition qu'ils pourront véritablement s'enraciner dans le territoire » (p. 145).

Jean Morency, dans son texte, s'interroge sur la manière dont « une nouvelle identité parvient à en chasser une autre, plus ancienne, et surtout comment cette dernière réussit à survivre même si elle est combattue, refoulée, et niée » (p. 148). Cette dernière question est centrale, car ce qui fascine cet auteur, c'est l'extraordinaire résilience d'une culture canadienne-française qui ne cesse de se dire sur un continent américain. Cette culture n'est pas conçue comme un refus de l'américanité, puisque le thème mythique de la route (*On the road again*, chanson popularisée par Willie Nelson ou titre d'une série télévisée

canadienne animée par Wayne Ronstad), de l'itinérance si chère à la culture américaine traverse nombre de textes et d'auteurs classiques de la littérature canadienne-française, comme Gabrielle Roy, Jacques Poulin, Michel Tremblay et Roch Carrier. Au contraire, elle est contemporaine de l'histoire continentale nord-américaine qui se construit le long de cette route et c'est à ce titre qu'elle se dit dans toute sa modernité, selon l'auteur.

À l'instar de François Paré, Kathleen Kellet-Bestos perçoit la multiplication, voire la métamorphose des voix narratives chez l'auteur franco-ontarien Daniel Poliquin, comme intimement liée à son statut minoritaire. Pour le démontrer, elle s'appuiera sur une analyse minutieuse de son recueil de nouvelles intitulé *Le Canon des Gobelins*. Si, dans ce recueil, Poliquin multiplie à profusion les angles de narration à travers divers personnages, au détriment d'une souhaitable unité, c'est pour mieux exprimer l'idée d'identités flottantes et d'indétermination identitaire vécue par le minoritaire.

Au terme de la découverte de cet espace de contacts, de mixité, d'ouverture à l'autre et de différentes manières d'habiter la distance, la question de l'interprétation à leur donner demeure entière. C'est là que réside la fécondité de l'œuvre. Sans être victimaire, il me semble que la position de Paré d'une angoisse de la disparition nourrissant l'imaginaire littéraire minoritaire doit être au cœur de l'analyse. Nous avons beau vouloir introduire de la différence chez le majoritaire, la juger positivement, pervertir les codes comme dans le discours « bi-langue », si nous oublions notre origine, notre passé, quitte à en débattre, nous perdons le point d'ancrage nous permettant de nous dire différent. Habiter la distance devient un beau risque, où l'on risque de tout perdre.